

# Introduction

Adieu la logique avec le numérique, exit la rationalité scientifique...

Un exemple ?

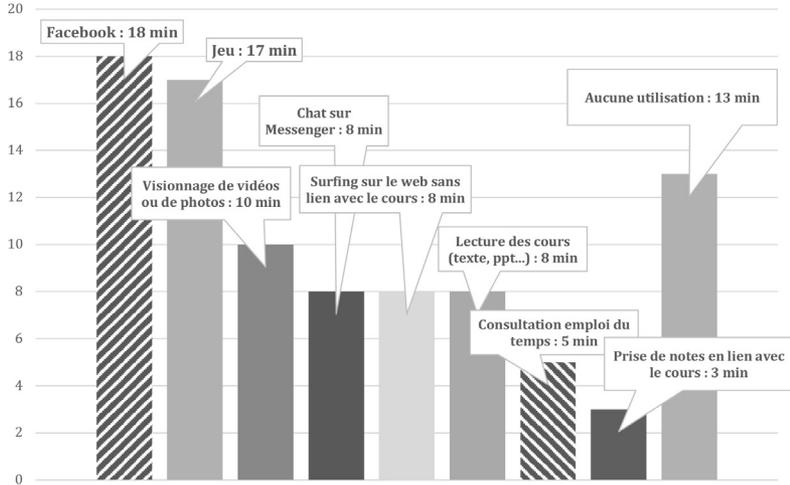
De nombreuses écoles au niveau post-bac délivrent une tablette aux étudiants de première année, le plus souvent un iPad. Voici, sur une 1 heure 30 de cours, l'utilisation *réelle* de ces tablettes<sup>1</sup> :

Ainsi, la tablette se révèle être un formidable outil de distraction : sur 90 minutes de cours, les étudiants l'utilisent pendant 61 minutes pour jouer, chatter, consulter Facebook, etc., et seulement 16 minutes pour suivre le cours, prendre des notes, ou bien consulter leur emploi du temps, ce qui représente une répartition en pourcentage de type 20-80 (voir graphiques 1 et 2) :

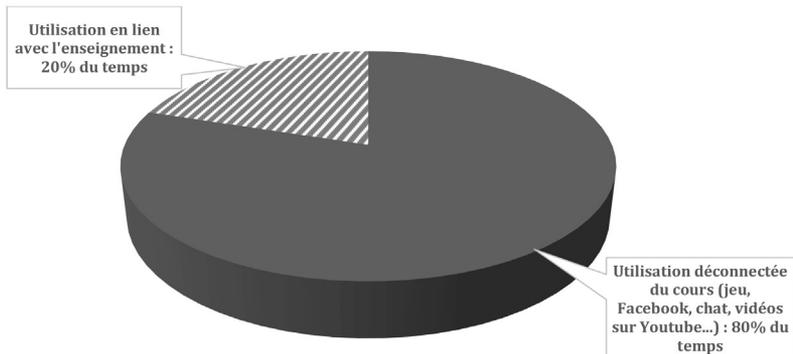
---

1. D'après les travaux d'une de mes doctorantes qui a passé 1 600 heures à observer, de façon anonyme (étant assez jeune pour se faire passer pour une étudiante comme les autres...) le comportement des étudiants en classe (voir Kakavand S., Fallery B. et Rodhain F. (2016), « Utilization of Mobile Application in Education and Increase of Social Inequalities », *Proceeding of 6th LAEMOS Colloquium on : Subverting organizations : Reflecting on aims, meanings and modalities of organizing*, April 6-9, Viña del Mar, Chile, 12 p.) et la thèse soutenue en 2018 sur ce sujet : Kakavand S. (2018), *The University's Strategy behind the Implementation of Mobile Technology in Education and User Adaptation*, Université de Montpellier, sous la direction de Rodhain F. et Fallery B.

Graphique 1 : Utilisation de l'iPad pendant un cours de 1 h 30 (basé sur 1 600 heures d'observation du comportement des étudiants dans des écoles d'enseignement supérieur)



Graphique 2 : Répartition du temps d'utilisation de l'iPad en cours en pourcentage (basé sur 1 600 heures d'observation du comportement des étudiants dans des écoles d'enseignement supérieur)



Allez présenter de tels chiffres aux décideurs ! Allez leur dire, preuve à l'appui, que leurs étudiants, désormais, grâce à la tablette gracieusement fournie, passent, sur 1 h 30 de cours, 25 minutes à jouer, 15 minutes à surfer sur Facebook, 10 minutes à regarder des photos ou vidéos, etc.

Dans un monde gouverné par la logique cartésienne, on remettrait en cause l'utilisation de cet outil, on interrogerait son utilité, son efficacité, de façon froide, distante, sereine.

Dans le monde réel, la pensée magique entre en scène : la tablette ne fonctionne pas ? L'inquisition cherche les coupables : quid de l'enseignant, qui, décidément, fait si peu d'effort pour s'adapter au nouveau monde ? Voilà un parfait hérétique à clouer au pilori, lorsque contrition et allégeance au Dieu numérique font défaut.

Puisque la tablette n'a pas fonctionné, eh bien, c'est logique, on va « faire encore plus de la même chose »<sup>2</sup>, introduire plus de tablettes, mieux expliquer aux enseignants ce qu'ils n'avaient pas dû bien comprendre à première vue, utiliser des stratégies pour lutter contre ce qu'on nomme la « résistance au changement », etc. jusqu'à ce que ça fonctionne, car ça doit fonctionner, puisque c'est écrit...

C'est ce que nous avons pu constater dans les établissements d'enseignement supérieur étudiés où les tablettes ont été introduites : lorsque l'outil ne fonctionne pas, cela conduit à inciter encore et toujours plus à utiliser l'outil, comme si l'outil en lui-même, protégé par l'opération du Saint-Esprit, était intouchable.

Un argument invoqué par les directions : fournir des outils numériques à chaque étudiant contribuerait inéluctablement au « développement durable », entendu au sens de « protection de la planète ». Lorsque, toutes preuves à l'appui, le lien est démonté, les Directions, elles, ne se démontent pas et changent leur fusil

---

2. Pour reprendre l'expression de l'école de Palo Alto qui a, entre autres, introduit les notions de changements 1 et 2, présentées en conclusion (voir : Watzlawick P., Weakland J. et Fisch R., *Changements*, Editions du Seuil, 1975).

d'épaule, adoptant une nouvelle stratégie en adaptant le discours sans changer les pratiques : si l'outil n'est pas introduit sous prétexte de « développement durable », il sera introduit sous prétexte « d'innovation pédagogique ». Autre tarte à la crème tout aussi indigeste. Et si l'argument est démonté, un autre sera trouvé : introduisons-les dans l'optique de réduire la fracture numérique pour un public d'étudiants d'origines variées. L'argument de l'attractivité de l'école dans un contexte où les notions de compétitivité et de marchandisation du savoir entrent dans les mœurs n'est pas revendiqué. Cette justification n'est pas encore pleinement assumée, surtout si l'école en question se situe en milieu universitaire français, où la majorité des enseignants-chercheurs est attachée à une vision noble de la connaissance, considérée comme un bien commun qui devrait être à l'abri des logiques du marché.

La logique paraît illogique... À moins de poser sur son nez la paire de lunettes qui permet de voir le monde à travers le prisme de la primauté du système capitaliste. Avec cette paire de lunettes, l'essor du numérique et les injonctions à en faire feu de tout bois prennent tout leur sens.

Même logique illogique à l'origine du « développement durable » : le *développement* ne fonctionne pas ? le *développement* conduit, entre autres, à des dérégulations écologiques majeures, parfois inéluctables ? Qu'à cela ne tienne, au lieu d'interroger froidement le concept de développement, continuons à nous développer, ne changeons pas de direction, modifions juste un peu les mots à défaut de soigner les maux, en ajoutant le mot *durable*. Tout est bon à prendre, dès l'instant où le développement n'est pas remis en cause. « *Le développement durable ? C'est une pensée crétinisée qui met de la vaseline au mot de développement dont elle ne reconnaît pas les carences* »<sup>3</sup> énonçait facétieusement Edgar Morin.

---

3. Déclaration d'Edgar Morin le 25 novembre 2009.

Ce sont bien les mêmes logiques illogiques qui sont en jeu : puisque le développement ne fonctionne pas, optons pour *Plus* de développement, et pour faire passer la pilule, accolons le mot « durable » à celui de « développement », quitte à créer un oxymore. La tablette ne fonctionne pas ? Optons pour *Plus* de tablettes, renouvelons, étendons, pérennisons l'opération et incitons encore plus étudiants et enseignants à l'utiliser.

Sonnez les cloches, entrez paroissiens pour vénérer le Dieu numérique... entrez dans cet espace où la rationalité n'a plus droit de cité.

La notion de « Développement durable » et les injonctions à se diriger vers le « tout numérique » sont à rapprocher l'une de l'autre. Toutes deux sont l'objet de manipulations, où la perversité s'invite, car les véritables motifs sont cachés : cachée la tentative de sauvegarder coûte que coûte le développement qui nous entraîne vers le chaos, caché le fait que précisément le numérique est utilisé pour entretenir les logiques de développement, caché le fait que l'enfant est désormais considéré comme un consommateur plutôt que comme un apprenant...

On l'aura compris, cet essai se veut pamphlet, étayé par la vulgarisation scientifique, délaissant le jargon académique, optant pour une phraséologie plus démocratique.

L'idée majeure développée dans cet ouvrage est que la pensée magique accompagne le développement fulgurant du numérique dans nos sociétés. La prise de recul n'est plus autorisée, les froides analyses scientifiques balayées. Pire, la pensée dominante voudrait nous faire accroire que le numérique est associé à l'écologique, alors même que les données scientifiques disponibles ne permettent pas d'affirmer un tel propos.

L'objectif de cet ouvrage est de déconstruire cette pensée magique, en basant l'argumentation sur des données scientifiques

résultant de nos travaux de recherche universitaires ainsi que sur ceux de l'ensemble de la communauté scientifique internationale.

La première partie de l'ouvrage traite du lien entre écologie et numérique. L'industrie des Technologies de l'Information et de la Communication est un des secteurs industriels les plus polluants de la planète<sup>4</sup>, bien loin de l'image d'Épinal d'*immatérialité* qui lui colle à la peau. Nous avons fait le choix de traiter quelques thèmes sensibles (production de CO<sub>2</sub>, déchets...) de façon la plus concise possible, en nous efforçant de rendre digestes et accessibles les informations scientifiques disponibles sur le sujet.

La seconde partie contextualise le propos, développe l'idée de la religiosité attachée au numérique, l'ancre dans l'espace-temps qui est le nôtre, où le Dieu numérique représente une aubaine, vient à propos dans une société de consommation exposant des signes d'essoufflement.

Ce Dieu-là est plus que compatible avec la société de consommation, il peut lui accorder un second souffle. Surtout si les citoyens entrent sans broncher dans les ordres ; il s'agit pour l'instant de vœux de transparence, plus tard de soumission et d'obéissance. Si l'individu est béat devant la beauté des nouvelles icônes religieuses (une jolie pomme rouge par exemple), c'est gagné : la consommation suivra. Les dirigeants ne s'y trompent pas, eux qui poussent les consommateurs à entrer en religion dès l'âge le plus tendre. Ainsi, une pluie d'incitations n'a de cesse de tomber sur les éducateurs dans l'optique de les convertir au numérique. L'argent, comme par miracle, coule à flot dans les écoles, lycées, universités, quand il s'agit d'équiper les classes au tout numérique. Cet afflux de moyens en temps de « crise » est aussi remarquable que la multiplication des pains. Les apôtres du numérique siégeant dans les ministères s'efforcent de former une armée d'abbés chez les enseignants, de

---

4. Groupe CNRS Ecolnfo (2012), *Impact écologiques des Technologies de l'Information et de la Communication. Les faces cachées de l'immatérialité*, coordonné par Berthoud F., EDP Sciences, 222 p.

l'université à la crèche. C'est bien connu, plus tôt l'esprit est soumis à une doctrine, plus il y a de chance que celle-ci prospère.

La poussée est irrésistible...

Certes...

Est-ce que ce constat doit nous inciter à avancer au pas la bouche ouverte ? Puis avaler l'ostie en baissant les bras et la tête ? Bien au contraire ! C'est un argument supplémentaire pour raison garder. Débusquons les ressorts de l'essor du numérique. Sortons de l'acceptation béate, refusons d'avancer tels des bovidés, fermons la bouche, relevons la tête et surtout ouvrons les yeux.